

ZONE STUPÉFIANTE : L'ESPACE DU DEAL

[Jérôme Beauchez](#)

Érès | « Espaces et sociétés »

2017/4 n° 171 | pages 55 à 72

ISSN 0014-0481

ISBN 9782749256979

DOI 10.3917/esp.171.0055

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2017-4-page-55.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Zone stupéfiante : l'espace du deal

Jérôme Beauchez

J' ai connu Gavroche peu de temps après sa sortie de prison. Il venait de purger une peine de trois ans motivée par différents chefs d'inculpation, depuis les cambriolages de pharmacie jusqu'aux vols avec agression. Dans la hiérarchie des toxicomanes dépendant à l'héroïne, il avait acquis un « capital de rue » (Sandberg et Pedersen, 2011), et donc un statut de voyou qui le situaient au sommet de la chaîne interactionnelle liant celles et ceux de son monde : celui des punks et des routards, dont la plupart se qualifiaient eux-mêmes de *zonards*. Ce capital accumulé sur les pavés a soutenu une carrière entièrement dédiée à un capitalisme de la rue fait d'exactions, de vols et de commerces illicites au centre desquels trônait le deal, ou la vente de drogue. Sans pour autant nourrir l'ambition d'être représentatif de la condition de zonard, ce texte s'attachera à pénétrer les arcanes de cette

*Jérôme Beauchez, sociologue et anthropologue, maître de conférences, université de Lyon/ Saint-Étienne, Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux – IRIS (UMR 8156), Centre Max Weber (UMR CNRS 5283)
jerome.beauchez@ish-lyon.cnrs.fr*

« zone stupéfiante » aux côtés de l'un de ses experts dont j'ai bien connu le monde, l'économie et les règles tacites¹.

Un ami commun a intronisé Gavroche dans le groupe au sein duquel je faisais figure d'invité privilégié : pas aussi jusqu'au-boutiste que ses membres permanents, j'étais suffisamment affranchi et au fait des codes de la « zone » pour être accepté parmi eux. Plus tard, devenu ethnographe, j'ai ouvert un carnet où j'ai commencé à inscrire toute cette mémoire de la marge. C'est alors que je me suis mis à solliciter des entretiens biographiques auprès de ceux dont j'avais partagé le quotidien. Parmi la vingtaine de sessions que j'ai enregistrées à ce jour, la série réalisée avec Gavroche s'est échelonnée entre juin 2013 et mai 2014. Comme dans les autres cas (Beauchez, 2016), ces interactions en profondeur m'ont révélé toute la densité d'un parcours que nos rencontres passées dans la rue ne m'avaient permis que d'apercevoir. Mais c'est surtout la réflexivité engagée par Gavroche dans la narration des grandes scissions de sa vie et de ses expériences de la marginalité qui m'a convaincu de la valeur ethnobiographique du document composé par nos dialogues.

Une telle approche existentielle, dont le texte se tisse à force d'entretiens répétés, a une certaine antériorité en matière d'enquête dans les mondes interlopes, déviants ou criminels. Clifford Shaw et, plus tard, Edwin Sutherland ont tous deux contribué à établir cette tradition biographique d'une ethnographie urbaine, ou d'une criminologie soucieuse de faire apparaître un monde marginal – celui de Stanley, détrousseur d'ivrognes (Shaw, 2013), ou celui de Chic Conwell, voleur professionnel (Sutherland et Conwell, 1989) – tel qu'il s'incarne dans l'épaisseur d'une vie ; une épaisseur dont l'examen minutieux et le déploiement de chaque repli desserrent l'étau de certaines études statistiques promptes à enfermer les trajectoires déviantes dans des relations de cause à effet parfois trop étroitement déterminantes. C'est en tout cas ce que pensent aujourd'hui les tenants d'une « criminologie narrative », qui emprunte largement aux histoires de vie et aux comptes-rendus d'expérience pour donner chair aux trajectoires criminelles et leur restituer toutes leurs complexités existentielles (Presser et Sandberg, 2015). Les saisir conduit à recomposer les motifs biographiques qui tracent les contours et définissent les espaces des vies en marge.

En écoutant Gavroche, ma première intuition a été qu'un tel motif pouvait être trouvé dans l'idée de la toxicomanie comme « métier » ; une idée régulièrement avancée par lui pour décrire son affairément quotidien dans la rue, ainsi que le véritable business qu'il y a développé. Une telle conception n'est certes pas étrangère à l'ethnographie des carrières déviantes. On la retrouve

1. Le surnom « Gavroche » mis à part – un surnom hugolien fort répandu parmi les zonards français – aucune identité, date ou lieu précis ne sont indiqués dans cet article. Compte tenu du caractère illicite des activités documentées, il s'agit évidemment de garantir l'anonymat des personnes.

sous la plume d'auteurs tous soucieux de rendre compte de l'organisation professionnelle des différents secteurs de l'infra-économie criminelle (Letkemann, 1973 ; Bourgois, 2001 ; Duck, 2015, p. 36-51). Dick Hobbs en a même proposé une sorte de modèle évolutif, qui conduirait de la figure de l'artisan défini par ses habiletés – le cambriolage, le perçage de coffres, etc. – à celle de l'entrepreneur soucieux de se positionner sur un marché, dont l'exemple paradigmatique serait celui des stupéfiants. Les changements structurels de l'économie capitaliste entraînant, au fil du xx^e siècle, le passage du modèle artisanal industriel au néolibéralisme hyperconcurrentiel constitueraient dès lors les structures socio-économiques sur lesquelles s'appuieraient également les évolutions au sein de l'espace des professions criminelles, bien moins séparé qu'articulé au schéma économique global (Hobbs, 1997). Alors qu'il arpentera la zone sur le versant de l'expérience vécue, ce texte proposera d'incarner l'hypothèse d'un tel réfléchissement du néolibéralisme dans les espaces criminels en montrant que la vie de Gavroche, i.e. sa condition de toxicomane et de « voyou » – une autodéfinition autant qu'un blason –, peut être considérée comme le paradigme existentiel d'un capitalisme de la rue réduisant les rapports de concurrence à leur expression la plus violente et la plus nue.

Pour ce faire, nous parcourons la zone telle que Gavroche l'a connue. Ainsi partirons-nous de la banlieue où il a grandi et fait l'apprentissage d'une première « culture de l'asphalte » (Pedrazzini, 2005, p. 33) au sens d'une façon d'être continûment dehors, à l'ombre des immeubles où se construisent les espaces illicites comme les personnages de la rue. Restant sur l'asphalte, nous verrons ensuite comment Gavroche en a éprouvé l'appel qui l'a mené loin des murs de sa cité banlieusarde pour découvrir une certaine mobilité zonarde. L'expérience de la zone comme espace et culture d'un mouvement qui voudrait échapper au contrôle de la société instituée a néanmoins été fixée, pour ce qui le concerne, au commerce de l'héroïne qui l'a maintenu dans un espace du deal où nous le suivrons pas à pas, depuis les entreprises de rue qu'il y a montées jusqu'à la prison et à l'enfermement dans la marginalité. La lecture de la « zone stupéfiante » proposée par ce texte est donc spatiale non pas au sens de la description d'un espace physique où se produirait le deal – des lieux de vente et de leurs acteurs –, mais en ce qu'elle articule des espaces vécus dont l'enchaînement biographique dessine un visage de la zone doublé d'une incarnation du capitalisme de la rue ; un visage aux traits difficiles à préciser pour les sciences sociales, souvent tenues à distance de l'intimité des voyous, des expériences et des espaces qu'ils protègent par un silence que Gavroche a bien voulu lever.

BANLIEUSARD AVANT D'ÊTRE ZONARD

La rue des punks et des zonards qui gravitaient autour de la gare de sa ville natale, Gavroche l'a connue à quinze ans. Il a treize ans lorsqu'il commence à fuguer régulièrement. Il vit alors avec sa mère dans une banlieue ouvrière du nord-est de la France. Infirmière en psychiatrie, elle élève seule son unique fils, travaille de nuit et se débat avec une addiction à l'héroïne. Habitant à quelques pâtés de maisons, la grand-mère maternelle du jeune garçon est très souvent sollicitée pour pallier les difficultés et lui offrir la stabilité d'un foyer. « Ma mère était toxico et y'avait des périodes où elle était complètement incapable de me garder. Quand j'étais un peu trop remuant, [...] elle m'attachait au radiateur. Donc, plutôt que de me faire des plans comme ça, elle préférerait me balancer chez ma grand-mère. »

Les prémices de l'adolescence sont aussi celles de l'affirmation puis de l'explosion du conflit latent qui, depuis l'enfance, oppose Gavroche à sa mère. Pour le premier, les actes répréhensibles qu'il entreprend d'ajouter les uns aux autres constituent autant de manquements dont la principale intention est de souligner les manques de la seconde. « Ce que j'aimais, c'était me faire rattraper après avoir fait une grosse boulette, genre péter une vitrine de magasin, ou... Je voulais qu'elle paye, qu'elle se rende compte ! Je voulais lui montrer sa faute ! » L'effet est pourtant tout inverse. Tandis que les distances se creusent irrémédiablement, sa mère en vient à abdiquer son rôle définitivement. Elle met son fils dehors. C'est dire qu'elle fait de lui un *outsider* qu'elle pousse vers la rue ; un espace d'abandon où il va apprendre à sur-vivre au double sens d'une épreuve de survie et d'un dépassement de tous les codes qui régissaient jusqu'alors son existence.

Dans les tout premiers temps, le foyer de sa grand-mère constitue encore une attache familiale pour Gavroche, de même qu'il tente de maintenir une présence sur les bancs de l'école. Mais la déprise guette ; une déprise dont les travaux pionniers de William Isaac Thomas (1923, p. 70-72) et, plus tard, le fonctionnalisme de Travis Hirschi (2004) ont fait l'une des causes primordiales de la délinquance dès lors que se renforce l'éloignement vis-à-vis des principales instances qui soutiennent l'existence. Tandis que les liens se distendent avec l'ensemble des institutions encadrant son quotidien, il n'est pas jusqu'aux bandes auxquelles Gavroche participe au sein de son quartier qui ne lui inspirent l'idée d'une distance grandissante. Très ami un temps avec le fils du tatoueur – « un mec vachement respecté dans la cité, parce qu'il avait fait des coups très importants » –, il y découvre le monde des voyous. Cambrioleurs, receleurs, arnaqueurs et magouilleurs en tout genre, ces Blancs plus ou moins pauvres et tatoués – « tous ceux qui avaient fait du placard [de la prison] avaient encre le saint des voyous, ou la croix avec les marches en dessous et le soleil au-dessus, une sorte de monument sur la peau, quoi » – vivent alors aux côtés des héritiers des immigrations qui incarnent désormais le quartier et ses nouveaux mondes.

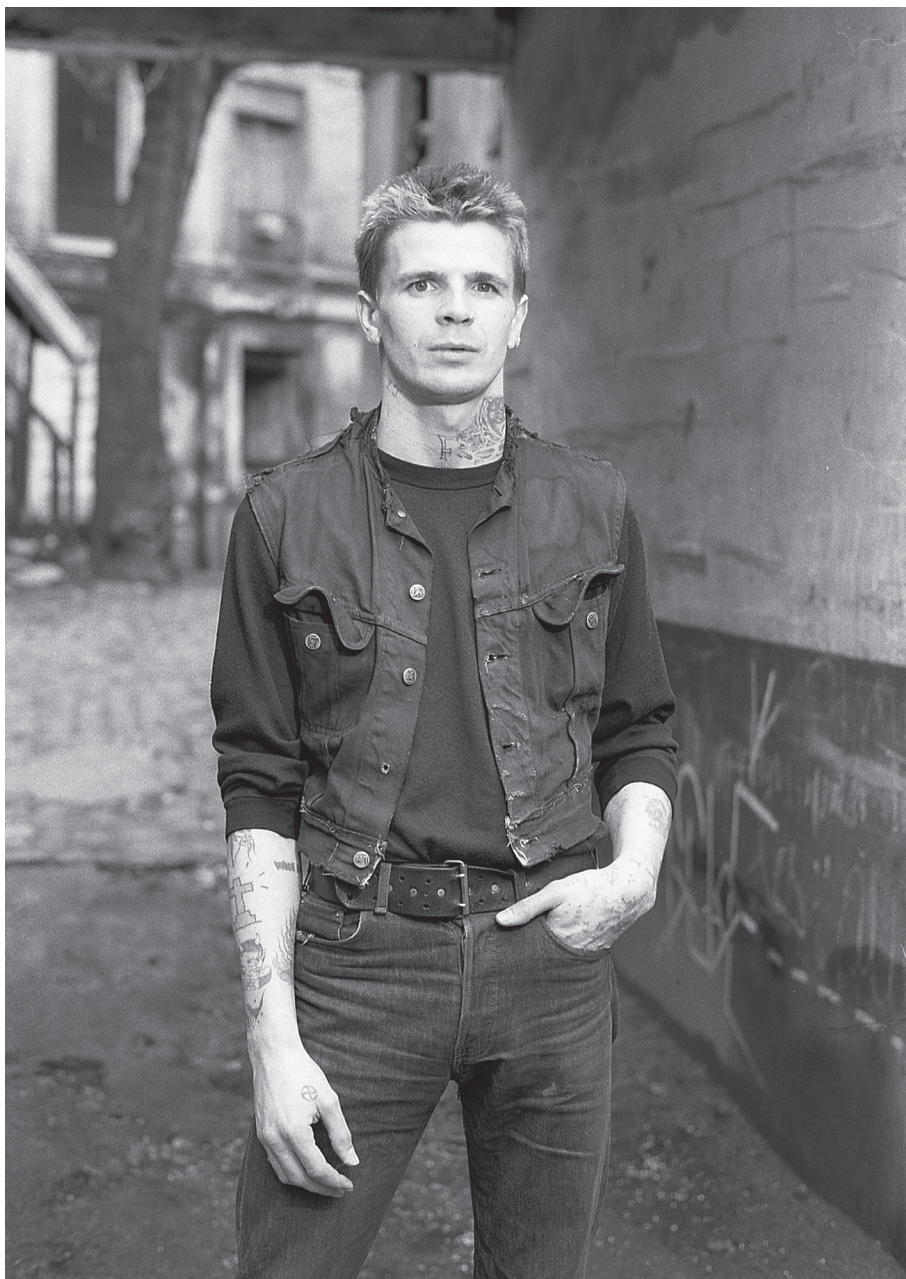


Figure 1. Fuck, Paris 1988

Ralf Marsault, Heino Muller, *Fin de siècle* (1990, p. 123).

Source : Ralf Marsault

Gavroche se reconnaît parmi les voyous dont il adopte sans tarder les signes peaussiers comme autant de marques identitaires représentant ce que Michael Phelan et Scott Hunt (1998) ont appelé la « communication visuelle » d'une intronisation dans la carrière déviante. Le jeune homme n'en reste pas pour autant concentré sur l'unique groupe de statut que constituent les voyous. « Depuis tout petit, j'ai aussi grandi avec des Blacks, des Asiatiques, des Maghrébins, sans problème quoi. Au contraire, on se fréquentait, on allait les uns chez les autres, on faisait partie des mêmes bandes. C'est d'ailleurs comme ça que je me suis constitué une autre famille ! » Gavroche aime ce cosmopolitisme de la banlieue et de ses marges populaires. Ce qu'en revanche il apprécie moins, c'est son immobilisme – ou cette façon d'en rester toujours au même coin de rue, comme prisonnier du béton.

Mes potes, quand je leur proposais de bouger, d'aller en ville, de faire ci, de faire ça, ils me disaient toujours non ! [...] Une fois qu'ils avaient leur bout de shit [résine de cannabis] à cramer et à vendre, c'est bon : ils se contentaient de leur petit business et ils bougeaient plus. Et moi, ça me gonflait ! [...] Par contre, arrivé en ville, tu vois des mecs – des keupons [punks], des routards – prêts à n'importe quel moment à prendre le sac, monter dans un train et se barrer. Ben voilà : je me suis retrouvé en eux. C'était ça : j'avais envie de bouger tout le temps, de pas rester sur place !

Pour Gavroche, la « société du coin de la rue » (au sens de Whyte, 1996) n'est pas seulement synonyme d'enracinement microterritorial circonscrivant une zone d'activités marginales. C'est aussi l'expérience d'une stagnation indissociablement spatiale et symbolique, et de la petite criminalité qu'elle entraîne sans parvenir à briser l'ennui d'un quotidien dont les formes se reproduisent à l'identique, comme dans une sorte de bégaiement existentiel. La cité, sa « vie pauvre » – au sens d'un épuisement des perspectives d'avenir emmurées dans un univers désespérément gris – et la défaillance de sa mère ont ainsi poussé Gavroche à parcourir ce « dehors » que cette dernière lui a d'abord imposé. Avant de prendre la route, il s'installe momentanément chez un zonard de quinze ans son aîné. Dans son appartement, qui sert de point de ralliement à un petit groupe dont la marge est devenue le style de vie, Gavroche apprend aussi à faire corps avec l'une des passions dévorantes de sa mère : l'héroïne. Paradoxalement, celle-ci le rapproche de celle-là. S'il commence par le sniffer, Gavroche ne tarde pas à s'injecter le produit de ce désamour maternel dont il a éprouvé la distance stupéfiante tout au long de son enfance. La piqûre ainsi que l'assuétude à ses effets ne manquent pas de susciter un besoin aussi lancinant que constant, qu'il s'agisse de substance ou d'argent. Dans le monde de Gavroche, les deux s'obtiennent en s'engageant dans une carrière criminelle où les opportunités se créent au contact permanent de la rue et de ses initiés. Ainsi une transition spatiale s'opère-t-elle de la banlieue à la « zone stupéfiante », ou de la fixité à une mobilité de survie dont les techniques comme les situations se font et se défont au gré du déplacement des zonards qui vivent de et dans la rue.

DANS LA RUE : APPRENDRE À GAGNER SA VIE SANS LA PERDRE

On faisait des cambriolages, on cassait des pharmacies, on volait dans les magasins. Tout ça, j'ai commencé vers seize-dix-sept ans. J'ai appris petit à petit. [...] Mais toxico, c'est un boulot, c'est un taf ! J'ai jamais fait une grasse matinée hein ! Tu pouvais pas ! Déjà, parce que de toute façon, sur les coups de 6 heures du matin, t'as les premières douleurs qui commencent à te tenailler : t'as le corps qui demande sa dose ! Donc tu te réveilles tôt. Et puis après, ben faut recharger les batteries quoi...

C'est dire qu'il faut pourvoir au comblement du manque. Véritable gouffre consumériste qui, dans la perspective de Gavroche, se nourrit également de la société de consommation et du détournement frauduleux de ses produits. Ainsi perfectionne-t-il tout d'abord ses techniques de vol à l'étalage, enseignées par l'un de ses acolytes nettement plus avancé que lui dans la maîtrise du métier. Zombie, puisque tel est le surnom de ce survivant des marges, lui apprend les subtilités du « vol à la gaine », lequel consiste à serrer sa taille d'une bande élastique capable d'accueillir puis de maintenir toutes sortes d'objets, alors même que les mains restent entièrement libres pour la saisie. Bien sûr, il convient de porter des vêtements suffisamment amples pour dissimuler le chargement. Ce dernier est alors composé d'incontournables comme l'alcool, les produits cosmétiques et ce qui ressortit à l'univers du luxe en général ; bref, « tout ce qui était cher et qui se revendait ».

Dans le même temps que Gavroche s'installe dans sa carrière de voleur, avec ses tours de main et son sens du commerce – lesquels commandent, en plus de l'habileté, de savoir mobiliser les réseaux de partenaires et d'écoulement des marchandises –, il acquiert peu à peu des compétences de dealer, se met à vendre du cannabis, de l'héroïne pour assurer la gratuité de sa consommation, et prend la route de plus en plus souvent. Il vit dans des squats et gravite au sein d'une version postindustrielle de la « hoboemia » (Anderson, 1993, p. 41), une zone de vagabondage dont les territoires se redessinent au gré des déplacements de celles et ceux qui la composent : punks, routards et autres zonards pour lesquels l'idée de travail salarié a été abandonnée au profit d'une économie des marges notamment inscrite dans les espaces de l'illécite. Deux emplois principaux – que les ethnographes inspirés par le langage de la rue qualifient également de *main hustles* (Biernacki, 1979 ; Faupel, 1991, p. 134-135) – ne tardent pas à constituer les piliers de son travail stupéfiant, celui par lequel Gavroche pourvoit à ses besoins d'héroïne toujours grandissants.

Le premier – de loin prépondérant – est le deal, ou la revente de drogue dont le métier suppose un ensemble d'activités annexes, depuis les cambriolages jusqu'aux casses de pharmacies et autres vols avec agression. Nous y reviendrons. Le second est le colportage, ainsi nommé pour désigner la vente porte-à-porte de cartes postales et de petits ouvrages de poésie aussi vite ment qu'illégalement conçus à partir d'originaux photocopiés. Plus lucrative qu'il

n'y paraît au premier abord, cette occupation constitue pour Gavroche autant d'occasions de prendre le large – « j'ai fait plusieurs fois le tour de France, les grandes villes, à une dizaine de vendeurs » – et de se ménager un sas de décompression, une sorte d'échappée toujours possible hors d'un quotidien entièrement régi par les servitudes de l'héroïne dont il parvient à réduire la consommation pendant les tournées. Qui plus est, il apprécie particulièrement l'art de la typification instantanée qui fait le cœur du métier de colporteur.

On vendait des cartes postales ou des bouquins de poésie vraiment pourris. [...] On les fabriquait nous-mêmes, à la photocopieuse, et on les revendait dix ou vingt fois le prix de revient. En gros, tu pouvais faire plus de 300 euros par jour si tu te démerdais bien. Avant tout, ça veut dire sortir le bon baratin. Et selon le client, fallait savoir s'adapter vite fait, trouver la faille, tu vois ? T'as le père bien droit avec sa flammèche du Front national, lui, tu lui vendais ça : « c'est de la poésie française faite par des jeunes français au chômage », et patin-couffin... C'était vachement bon pour la psychologie, parce qu'il fallait toujours que tu trouves le truc qu'allait faire vendre tes bouquins ! [...] Mais c'est toujours pareil : tout est basé sur le mensonge, sur le baratin quoi, sur la crédulité !

Outre le réseau des colporteurs – où Gavroche apprend à adapter son personnage aux personnes qu'il lui faut immédiatement convertir en clients –, un trio se constitue, lequel va l'associer à ceux qui ne tarderont pas à devenir ses principaux acolytes dans les cambriolages, les casses et la revente d'héroïne ; une revente dont les espaces se distribuent entre plusieurs villes du Grand Est de la France. Gavroche a maintenant une vingtaine d'années. Endurci au contact du bitume et de ses violences, il ne cesse lui-même de les perpétrer. Il n'est en aucun cas une victime. Ça, il ne l'aurait jamais supporté. À l'exact opposé de cette figure du déclassé – « le toxico de base, tu vois, la raclure » –, Gavroche a plutôt tout mis en œuvre pour faire carrière et devenir un entrepreneur de la rue dont il a acquis le capital. Si l'on revient à notre hypothèse principale, c'est dire qu'à ce stade de son parcours il passe de l'artisanat de la tromperie et des petits larcins (comme le vol à l'étalage ou le colportage) à la mise en place d'une organisation criminelle qui, selon le principe d'un certain capitalisme concurrentiel, cherche à maximiser le profit et l'érige en entrepreneur responsable de ses intérêts comme de ses employés. Tandis qu'avec ses associés il constitue une zone de chalandise sur laquelle tous trois établissent un contrôle aussi ferme que brutal, Gavroche étend les espaces du deal bien au-delà des rues et des petites affaires par lesquelles il a commencé.

LES ESPACES DU DEAL

Après les premières tournées de colportage, j'ai beaucoup dealé. On a monté un genre d'association à trois. [...] On avait les mêmes délires, la même façon de voir les choses. Donc on a mis en commun nos connaissances, nos clients, et puis on a commencé à monter un réseau sur l'Est.

L'héroïne provient de fournisseurs proches de la frontière luxembourgeoise. Particulièrement appréciés du trio, ils délivrent un produit jugé d'excellente qualité. « Ces mecs étaient bruts de décoffrage : ils allaient chercher 100 grammes, ils te les revendaient tels quels. Ils faisaient juste leur marge. Ils s'amusaient pas à rajouter des saloperies dedans pour en faire 120 ou 130. » L'évolution de l'association dans le sens d'un passage des centaines de grammes aux kilos signe également l'abandon de la vente au détail, pour laquelle il faut recruter des intermédiaires. Une certaine quantité de marchandise leur est alors proposée à crédit – et, bien sûr, à un tarif garantissant un bénéfice confortable aux trois associés – avec obligation expresse de régler la totalité de l'avance dans un délai de quinze jours. Ce qui laisse également supposer tout un travail de recouvrement des dettes que les mauvais payeurs, le plus souvent (sur) consommateurs du produit qu'ils sont censés vendre, ne manquent pas de laisser traîner. Gavroche se fait un devoir de les pister et d'ériger leur cas en exemple de l'attitude à proscrire. Se comporter en « patron », c'est alors – comme il le dit lui-même – « partir en punition ». Il distribue ainsi les volées avec une application vengeresse toute dénuée de compassion. Ce que Veena Das (2007) appellerait une « descente dans l'ordinaire » du deal de rue et de sa violence révèle dès lors la figure d'une entreprise de contrôle total dont les dirigeants tiennent leur main-d'œuvre – les dealers de rue – aussi bien que leurs clients récalcitrants par le harcèlement, les coups et la peur qui deviennent de véritables outils de management (sur ce point voir également Collins, 2008, p. 156-189).

Cela étant, la violence n'est jamais qu'une tonalité sur la palette des attitudes dont Gavroche comprend qu'il faut être capable de déployer un ensemble de nuances s'il veut maintenir durablement sa position dans les espaces du deal. Aussi soigne-t-il les clients qui paient bien, n'hésitant pas à rétribuer leur fidélité en leur consentant quelque avantage : un rabais sur le prix de la marchandise ou une petite quantité offerte produisent toujours leur effet. C'est ce qu'il appelle « dans la came ou ailleurs, avoir la bosse du commerce ». Il apprend aussi à tirer profit de ce que peuvent savoir ceux qui, à première vue, semblent ne présenter aucun intérêt. « Même le dernier des toxicos, t'as toujours une petite information à lui soutirer qui va te faire gagner un peu plus quoi ! » Il s'agit alors de nouveaux marchés – « là où tu peux trouver des jeunes bourges qui aiment bien se défoncer » –, ou d'adresses présentant des opportunités pour d'éventuels cambriolages. Avec les casses de pharmacies – qui permettent de pallier les potentielles pénuries d'héroïne, constituer des stocks et diversifier les produits à la vente – les cambriolages représentent en effet un secteur d'activité plus occasionnel, mais particulièrement lucratif pour les voyous qui en possèdent un tant soit peu le métier. Là aussi, en plus de la maîtrise des savoir-faire idoines, Gavroche se prévaut d'une certaine morale dans le dépouillement de ses victimes. Une précaution souvent considérée par les chercheurs comme une stratégie discursive d'atténuation de la faute, ou une « technique de neutralisation » (Sykes et Matza, 1957 ; Taylor, 2014).



Figure 2. Patrick, Paris 1987

Ralf Marsault, Heino Muller, *Fin de siècle* (1990, p. 151).

Source : Ralf Marsault

On était des voleurs, tout ce que tu veux, mais on faisait ça proprement : on cassait pas tout quoi ! J'aurais pas pu bosser avec des salauds qui mettent tout en vrac chez les gens... Et puis, de toute façon, on n'allait pas chez n'importe qui. On pouvait pas se permettre, par exemple, de péter une porte, de rentrer, de fouiller – donc de perdre du temps – chez un keum [mec] qu'a pas de thunes. [...] Ensuite, faut que tu saches quoi gauler : l'or, les bijoux, les objets d'art. Tout ce que le fourgue [le receleur] va pouvoir écouler !

Au-delà des liquidités, des bijoux et des objets d'art sporadiquement glanés, l'ordinaire des casses réalisés par le trio s'oriente plutôt vers les commerces qui recèlent de marchandises immédiatement vendables sur les marchés de la toxicomanie : les pharmacies. Là encore, peu de chose est laissée au hasard ou à la spontanéité. Gavroche et ses acolytes ont en tête une véritable carte mentale des officines les mieux pourvues et les moins ardues à pénétrer. Ils distribuent leurs visites selon une logique d'intervention par secteurs qui leur permet de brouiller les pistes et la mémoire de leurs précédentes intrusions. « On avait une liste d'une trentaine de pharmacos qu'on faisait tourner. Pendant un mois on allait en braquer sept ou huit, et puis le mois d'après on changeait carrément de coin, histoire de se faire oublier ». Quant aux produits privilégiés, il s'agit avant tout des morphiniques. Parmi eux, le dextromoramide – notamment commercialisé sous le nom de Palfium – est de loin le plus plébiscité. C'est un analgésique puissant, directement injectable lorsqu'il se présente sous la forme d'ampoules, et dont les effets surpassent ceux de la morphine. Moins stimulants, et ce dans tous les sens du terme, d'autres produits suscitent néanmoins l'intérêt des braqueurs, à l'instar des suppositoires contenant – là encore – de la morphine. Leur principal inconvénient reste de nécessiter toute une préparation afin d'isoler la substance active.

Tu devenais le « petit chimiste » quoi ! Fallait les faire cuire dans la casserole un certain temps – fallait surtout pas dépasser le temps, parce que sinon, tu brûlais l'opium ! Entre le moment de l'ébullition et le moment où tu devais mettre ta casserole au congélateur, t'avais un laps de temps à respecter pour que la séparation commence à se faire. À ce moment-là, faut vite que tu mettes ta casserole au congélateur pour figer la paraffine en haut et puis l'opium en bas. [...] Et c'est pas fini ! La paraffine est plus là, t'as ton fond de casserole avec de l'opium pur, mais faut encore le racler, puis faire en sorte qu'il puisse être liquide pour le tirer dans la seringue ! Le tout, t'en as pour deux jours !

Si elle a quelque chose de sisyphéen, dans le sens où le rocher de l'addiction n'est poussé au sommet de ces interminables journées que pour mieux retomber dès le lendemain, toute cette activité ne manque pas d'attirer l'attention sur l'attelage marginal que composent Gavroche et ses associés. Tandis que la police s'intéresse à eux de plus en plus près, les envies assorties d'inimitiés croissent dans la rue à mesure que s'affirment l'importance et la notoriété de l'entreprise montée par le trio. Comme dans tous les espaces mercantiles,

leur réussite attise les contre-feux de la concurrence. Dans le capitalisme de la rue plus qu'ailleurs, ils se propagent tant qu'ils ne sont pas stoppés par un surcroît de violence. Si bien que Gavroche avance désormais sur un fil ténu, tel un équilibriste qui tente de se maintenir face à toutes ces forces extérieures dont il éprouve la menace permanente. Elle ne fait qu'exacerber sa brutalité ; une brutalité qui l'enferme dans la continuelle nécessité d'une défense déployée tant sur les registres du statut et de la réputation qu'il lui faut préserver dans la rue que sur ceux d'un évitement de la prison, dont il connaît les murs ainsi que la sensation. En somme, tandis que les espaces du deal s'étendent, les marges de manœuvre de Gavroche au sein de sa « zone stupéfiante » s'amenuisent jusqu'à lui inspirer la crainte d'un double emprisonnement aussi bien figuré par la perspective de l'incarcération que par l'idée de son engluement dans la marginalité.

ZONES D'ENFERMEMENT : STATUT, RÉPUTATION, PRISON

Gavroche a entamé sa carrière carcérale dès l'âge de dix-sept ans, lorsqu'après avoir été arrêté à la frontière belge pour possession de cannabis, un juge l'a condamné à quatre mois d'emprisonnement. Rageant de ne disposer d'aucun élément tangible pour l'accuser des vols et des divers trafics dont il savait Gavroche coupable, explique ce dernier, le fonctionnaire se serait dès lors servi de cet unique fait délictueux parfaitement avéré pour prononcer la peine maximale qu'il était possible d'appliquer. Toujours est-il qu'en prison Gavroche s'instruit au contact des « longues peines », ces vétérans qui lui enseignent quelques ficelles des métiers de la rue. « Ils m'ont aidé dedans et dehors. Puis c'est pareil : c'est bon pour leur ego, aux gars. D'un seul coup ils ont un intérêt... C'est rare qu'on s'intéresse aux autres en prison ! Tu penses qu'à toi là-bas. T'essayes de t'en sortir toi, les autres ils peuvent crever à la limite... » Quant à l'utilité de la peine, pour Gavroche elle se résume à un durcissement de ses engagements marginaux doublé du nouveau réseau qu'il a constitué pour les déployer.

Cette nouvelle assise gagnée dans la rue sera le ferment d'un autre dispositif d'enfermement : celui de la réputation que Gavroche et ses comparses ont dû bâtir, puis défendre pied à pied. Dans les mondes interlopes où ils font leurs affaires, il s'agit avant tout d'une façade : celle qui présente l'inaffabilité du personnage sur le devant d'une scène de deal et de commerces illicites où la véritable personne et ses failles doivent être dissimulées sous peine d'être mises en danger². De la même façon – et comme dans tout espace entrepreneurial –, la réputation ainsi avancée produit bien souvent un retour d'insincérité.

2. Sur la réputation comme façade ou « cuirasse symbolique », voir en particulier Goffman (1973, p. 61).

La galerie de personnages que crée un tel jeu de rôles donne à voir différentes compositions qui vont de la soumission à l'attitude de défi, c'est selon. Quoi qu'il en soit, la confiance est ici une denrée rare que l'on ne peut se permettre de partager qu'entre proches : ceux de son clan, avec lesquels on est étroitement associé et dont on escompte la fidélité. Quant aux autres, ils constituent à la fois une éventuelle menace et un matériau humain à contrôler de sorte à pouvoir d'autant mieux le maîtriser et l'exploiter.

T'as toujours des mecs qui vont essayer de te racler le pognon qu'ils te doivent. Et si t'en laisses faire un, le suivant va vouloir tenter sa chance pour le double, puis ainsi de suite. Après, tu les tiens plus : tout ce qu'ils voient, c'est qu'on peut t'entuber. Donc, les mauvais payeurs, fallait les punir ! Là, pareil : dans le côté violent, l'escalade est vite faite. La première fois tu viens, tu mets cinq taloches pour bien faire comprendre, laisser quelques traces, histoire que les autres voient que le mec a pris une raclée. [...] Mais assez vite, je suis allé punir tout seul des gars – et grave : à coups de Paraboots [des bottes paramilitaires coquées] dans le front, dans la tête, partout ! Quand je parlais, les mecs bougeaient plus : allongés, ils bougeaient plus... Donc là, ma réputation était faite. Le problème, c'est que ça crée deux sortes de personnages en face de toi. D'abord, t'as les lèche-cul : ceux qui flippent, qui ont peur à fond et qui veulent absolument être ton pote – et les rapports sont faux, obligatoirement ! Et puis t'as les joueurs : ceux qui veulent absolument se mesurer à toi pour se prouver quelque chose, essayer de prendre une infime part de ce que t'as...

À l'instar de cette soirée où, dans un bar d'habités, un concurrent de Gavroche se sent suffisamment hardi pour tenter de séduire sa compagne du moment au vu et au su de toute l'assemblée. Selon les codes masculins qui prévalent dans leur univers, l'affront appelle une réaction aussi brutale que définitive. Piqué au vif, déjà pris de boisson et sous l'emprise de l'héroïne, l'offensé n'hésite pas un seul instant : il se rue sur l'offenseur, sort son couteau à cran d'arrêt et entaille le visage de celui qui a osé le défier publiquement. Tandis que Dan Silverman (2004) a tenté de modéliser ce type de défenses agressives en établissant la balance du coût et des bénéfices escomptés, Elijah Anderson a quant à lui souligné toute la force sociale du système d'obligations que suscite le maintien de la réputation selon les « codes de la rue » (Anderson, 1999, p. 100-101). Dans le cas qui nous occupe, l'obligation ressentie par Gavroche d'avoir à défendre sa réputation a pour bénéfice immédiat d'asseoir un peu plus cette dernière en accréditant la légende du personnage et de sa férocité. En revanche, le prix à payer s'est élevé à six mois de prison.



Figure 3. Nounours, Paris 1988

Ralf Marsault, Heino Muller, *Fin de siècle* (1990, p. 63).

Source : Ralf Marsault

Un tel statut, associant un certain charisme au deal de rue ainsi qu'à l'instabilité due à la consommation effrénée d'héroïne, a également pour inconvénient de faire un peu trop de tapage et de mauvaise publicité au goût des voyous de l'« ancienne école ». Ceux dont les affaires ne sont jamais aussi heureuses et prospères que lorsqu'elles se dissimulent sous le voile discret de la plus absolue normalité voient en effet d'un très mauvais œil ces « camés » qu'ils méprisent pour leurs débordements incontrôlables, leur apparence débraillée et leur manque de fiabilité. Or Gavroche cherche à se ménager une entrée dans leurs espaces de trafic afin de pouvoir y écouler les produits de ses casses hors des réseaux de la toxicomanie, incapables de garantir une revente efficace des bijoux et des objets d'art. Pour ce faire, il se sert des contacts qu'il a conservés dans la cité de son enfance. En dépit des garants dont il obtient l'appui dans le « milieu » local, la négociation reste ardue³. C'est sur pièces, et donc sur la qualité du travail et des objets fournis, que se fait le jugement. Gavroche tient donc plus que jamais à exercer son métier de cambrioleur de façon irréprochable. Les galons d'une nouvelle forme de réputation sont ainsi gagnés au prix de longs efforts nécessaires pour convaincre les plus réticents. « Ils nous ont acceptés quand je leur ai prouvé qu'il y avait moyen de se faire du blé. Parce qu'on était peut-être des tox, peut-être qu'on se camait, mais on savait sortir ce qui valait de l'argent ! » Pas plus que la première – celle de la rue, gagnée dans la brutalité du deal d'héroïne – cette seconde réputation ne libère celui qui la tient, pour ne pas dire qu'elle le détient. Elle ne fait effectivement qu'enfermer Gavroche un peu plus dans l'infra-économie dont il brasse les marchandises dans le même temps qu'il compose avec ses hommes entre préservation de sa réputation, business quotidien et gestion de son addiction. Si la rue est son héroïne, il s'agit tout aussi bien de la poudre au goût amer qu'il injecte dans ses veines et vend dans les venelles ou les artères de la ville que de la scène sur laquelle il déploie son personnage dont il joue les différentes facettes sous la contrainte des publics et des affaires qui se présentent à lui.

GAVROCHE, LA ZONE ET CE QUI LEUR RESSEMBLE

Vue au travers des yeux de Gavroche, la « zone stupéfiante » que décrit cet article montre les espaces du deal ainsi que la normalisation d'une violence qui a sans doute de quoi stupéfier le lecteur éloigné de la rue comme scène de la toxicomanie et de ses commerces illicites. Leur organisation est-elle pour autant si différente de celle que l'on peut observer dans les espaces concurrentiels de l'économie légale ? L'hypothèse avancée au début de ce texte prétend que non. Les paragraphes précédents l'ont étayée en nous permettant d'entrer dans les arcanes d'une vie et d'un véritable métier de toxicomane. Ses

3. À propos des logiques internes de stratification symbolique dans le « milieu » et l'attribution correspondante des statuts, voir notamment Steffensmeier et Ulmer (2005, p. 211-219).

habiletés ont été décrites, depuis l'artisanat de la supercherie spécifique au colportage, jusqu'aux techniques d'observation, de dissimulation et de subtilisation propres aux différentes modalités du vol – vol à l'étalage, casses de pharmacie et cambriolages. Quant aux compétences de dealer, qui vont de l'habileté du vendeur à la gestion comptable en passant par le management d'équipe et la transformation des produits proposés à la vente, elles constituent un art de faire autant que d'anticiper les demandes du marché. S'ajoute à cela ce qu'Erving Goffman (1973, p. 197) aurait appelé la « maîtrise des impressions » telle qu'on la pratique dans la rue afin de construire, puis de maintenir un personnage sans faille aux yeux des concurrents comme des clients. Un tel *nexus* de compétences entrepreneuriales, fussent-elles illégalement exercées, complexifie d'autant la figure du camé supposément sans pouvoir ni volonté. En plus de leur addiction à l'héroïne, Gavroche et ses affidés apparaissent en effet comme de véritables capitalistes de la rue – la rue est leur capital autant que leur zone de chalandise –, dont les commerces ainsi que les marchés sont soustraits à la loi instituée. Celle-ci ne se rappelle à ceux-là que pour exercer de temps à autre une fonction de répression des personnes et des activités qu'elle typifie comme illicites ; d'où les peines de prison. Mais ce n'est pas pour autant que de tels commerces échappent à une certaine réglementation, ou à des codes qui en fixent la norme autant que les sanctions encourues par ceux qui les transgressent ; d'où les punitions distribuées par Gavroche dans la zone dont il est le patron.

Rien ne serait d'ailleurs plus faux que de croire au règne de l'anomie dans les espaces sociaux du commerce et de la consommation de drogue. Une grande part des études citées dans cet article ont battu en brèche ce type de représentations, lesquelles continuent pourtant de former autant de prénotions associées aux subcultures déviantes en général, et à la toxicomanie en particulier. Plus rares sont toutefois les réflexions – sans aucun doute à développer – qui considèrent l'expérience quotidienne des toxicomanes comme un prolongement déviant de l'ultralibéralisme et de son consumérisme effréné (Karandinos *et al.*, 2014). Dévoué corps et âme au produit qui représente sa principale raison de (sur)vivre, Gavroche est l'entrepreneur d'un commerce aussi dévorant qu'illégal. Il n'en reste pas moins un faiseur de profit entièrement gagné au vocabulaire et aux attitudes d'une libre concurrence qui, échappant à l'orbe de la loi, s'autorégule selon les codes d'un marché où toutes les violences peuvent avoir droit de cité si tant est qu'elles se justifient par les nécessités du commerce. Situé dans les marges de la société de consommation, ce capitalisme de la rue semble bien pousser la relation marchande jusqu'à un terme qui oblitère quasiment toute forme de protection de la personne, entièrement livrée aux exigences comme aux brutalités du deal. À ce compte-là, il s'agirait moins d'une forme marginale que d'une forme pure de la relation marchande dénuée de tout encadrement légal au profit du seul code régissant l'exercice d'un commerce dominé par l'offre d'un produit et la demande des

corps qui en éprouvent l'insatiable besoin créé par et dans la relation addictive de l'homme à la marchandise. Une relation dont les espaces du deal et leurs « zones stupéfiantes » constituent un paradigme empirique dont cet article encourage vivement d'autres explorations.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON Elijah, 1999, *Code of the Street. Decency, Violence, and the Moral Life of the Inner City*, New York-Londres, W. W. Norton.
- ANDERSON Nels, 1993 [1923], *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, trad. A. Brigant, Paris, Nathan.
- BEAUCHEZ Jérôme, 2016, « "Chaos in France" : fieldnotes from the French punk experience », *Cultural Dynamics*, vol. 28, n° 3, p. 266-289.
- BIERNACKI Patrick, 1979, « Junkie work, "hustles" and social status among heroin addicts », *Journal of Drug Issues*, vol. 9, n° 4, p. 535-551.
- BOURGOIS Philippe, 2001 [1995], *En quête de respect. Le crack à New York*, trad. L. Aubert, Paris, Le Seuil.
- COLLINS Randall, 2008, *Violence. A Micro-sociological Theory*, Princeton-Oxford, Princeton University Press.
- DAS Veena, 2007, *Life and Words. Violence and the Descent into the Ordinary*, Berkeley-Los Angeles-Londres, The University of California Press.
- DUCK Waverly, 2015, *No Way Out. Precarious Living in the Shadow of Poverty and Drug Dealing*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press.
- FAUPEL Charles, 1991, *Shooting Dope. Careers Patterns of Hard-Core Heroin Users*, Gainesville, University of Florida Press.
- GOFFMAN Erving, 1973 [1959], *La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1, *La présentation de soi*, trad. A. Accardo, Paris, Éditions de Minuit.
- HIRSCHI Travis, 2004 [1969], *Causes of Delinquency*, New Brunswick-Londres, Transaction Publishers.
- HOBBS Dick, 1997, « Professional crime : change, continuity, and the enduring myth of the underworld », *Sociology*, vol. 31, n° 1, p. 57-72.
- KARANDINOS George, HART Laurie K., CASTRILLO MONTERO Fernando et BOURGOIS Philippe, 2014, « The moral economy of violence in the US inner city », *Current Anthropology*, vol. 55, n° 1, p. 1-22.
- LETKEMANN Peter, 1973, *Crime as Work*, Englewood Cliffs, Prentice Hall.
- PEDRAZZINI Yves, 2005, *La violence des villes*, Paris, Éditions Charles Léopold Mayer.
- PHELAN Michael et HUNT Scott, 1998, « Prison gang members' tattoos as identity work : the visual communication of moral careers », *Symbolic Interaction*, vol. 21, n° 3, p. 277-298.
- PRESSER Lois et SANDBERG Sveinung, 2015, *Narrative Criminology. Understanding Stories of Crime*, New York-Londres, New York University Press.
- SANDBERG Sveinung et PEDERSEN Willy, 2011, *Street Capital. Black Cannabis Dealers in a White Welfare State*, Bristol-Chicago, The Policy Press.
- SHAW Clifford, 2013 [1930], *The Jack-Roller. A Delinquent Boy's Own Story*, Chicago, The University of Chicago Press.

-
- SILVERMAN Dan, 2004, « Street crime and street culture », *International Economic Review*, vol. 45, n° 3, p. 761-786.
- STEFFENSMEIER Darrell et ULMER Jeffery, 2005, *Confessions of a Dying Thief. Understanding Criminal Careers and Illegal Enterprise*, New Brunswick-Londres, Transaction Publishers.
- SUTHERLAND Edwin et CONWELL Chic, 1989 [1937], *The Professional Thief. Annotated and Interpreted by Edwin Hardin Sutherland*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press.
- SYKES Gresham et MATZA David, 1957, « Techniques of neutralization : a theory of delinquency », *American Sociological Review*, vol. 22, n° 6, p. 664-670.
- TAYLOR Emmeline, 2014, « Honour among thieves ? How morality and rationality influence the decision-making processes of convicted domestic burglars », *Criminology & Criminal Justice*, vol. 14, n° 4, p. 487-502.
- THOMAS William I., 1923, *The Unadjusted Girl. With Cases and Standpoint for Behavior Analyses*, Boston, Little, Brown and Company.
- WHYTE William F., 1996 [1943], *Street corner society. La structure sociale d'un quartier italo-américain*, trad. S. Guth, J. Sevry, M. et J. Destrade et D. Vazeilles, Paris, La Découverte.